

## FLORE ET L'ENFANT.

Allégorie.

L'aurore déploie son voile de pourpre sur la voûte azurée du ciel ; déjà l'astre du jour commence à montrer son disque radieux qui émerge, plein de majesté, du sein des ondes. Aux suaves modulations du rossignol se marie le bélement lointain des troupeaux épars dans les prés verdoyants ; de larges gouttes de rosée, étincelantes comme des rubis, rafraîchissent les arbres de la forêt et les plantes des parterres ; mille petits ruisseaux murmurent dans la plaine ; le cygne, secouant son plumage aux reflets argentés, s'ébat avec grâce sur le miroir des lacs ; la nature entière, rajeunie et reposée, présente ce coup d'œil poétique qui caractérise le lever du soleil.

Debout, sous un épais feuillage à l'extrémité d'un riant jardin, Flore, immobile comme une statue, contemple avec bonheur ce spectacle ravissant. Elle est tirée tout-à-coup de sa douce rêverie par un bruit de pas ; surprise, elle voit venir à elle un jeune enfant dont la figure naïve et souriante s'encadre gracieusement dans une blonde chevelure. A peine le promeneur matinal a-t-il jeté un regard curieux sur le magnifique parterre, qu'il s'arrête tout ébloui et ne peut retenir un cri de joie et d'admiration. Il est impossible d'imaginer rien de plus frais, de plus délicieux, de plus enchauteur que les plates-bandes de cet Eden où s'épanouissent les fleurs les plus belles et les plus odoriférantes. Agitées par le souffle léger du zéphyr, elles se balancent mollement sur leurs tiges et étalent, sous les aspects les plus divers, leurs riches parures qui rivalisent de grâce et d'éclat. Toutes, dans leur langage symbolique, semblent vanter leurs charmes et s'efforcent d'attirer l'attention de leur jeune admirateur. Celui-ci voudrait butiner librement au milieu de cette collection si merveilleuse et si variée et se composer à son gré un splendide bouquet ; mais Flore devinant sa pensée, le retient sagement et lui dit : " Mon petit ami, je ne te permets de cueillir qu'une seule de ces fleurs ; à toi de choisir celle qui unit le parfum le plus doux à la plus brillante couleur. "

Après quelque hésitation, l'enfant porte la main sur une rose vermeille, mais il la retire aussitôt, car des épines cruelles ont meurtri sa chair délicate. Il pousse un cri de douleur et d'indignation ; " Va ! méchant ! languis et meurs sur ta tige ! Il est d'autres fleurs aussi belles que toi et qui n'ont pas tes perfides épines ! " Et, transporté de colère, il parcourt précipitamment le jardin, ses yeux interrogent chaque berceau, chaque touffe, mais hélas ! point de rose sans épines ; sa main, en fouillant avidement dans les massifs fleuris, se blesse et s'ensanglante davantage. A cette vue la douleur et le dépit lui arrachent des larmes amères.

Flore entend de loin ses gémissements et ses plaintes ; elle s'approche et lui dit avec bonté : " Sèche tes pleurs, enfant, il ne faut pas te désoler pour une infortune si légère ; courage ! avec de la persévérance tu réussiras ; arrache d'abord les épines, tu pourras en-

suite cueillir la fleur que tu préfères ; cesse, jeune ingrat, d'attribuer ton malheur à la reine des jardins, elle n'a que des épines pour l'avidité précipitation, mais elle réserve au travail et à la patience tout l'éclat de sa beauté et toute la douceur de son parfum. "

Cette allégorie n'est-elle pas l'image bien fidèle du temps que le disciple des muses consacre à des travaux si souvent mêlés d'ennuis, de peines et de misères ? Au début de ses études, le jeune homme se laisse aisément fasciner par les attraits de la poésie et de la science ; les rêves les plus enchanteurs caressent son imagination ; il se crée un monde peuplé de fictions et de merveilles ; mais une fois engagé dans cette route ardue, que de ronces l'arrêtent, que d'épines le blessent ! Oh ! alors de quel courage héroïque son âme ne doit-elle pas être douée pour franchir tous les obstacles et vaincre toutes les difficultés ? Mais aussi combien grande sera la récompense de ses travaux, de ses fatigues, lorsqu'enfin il possédera la science ; ce bien conquis au prix de mille peines et de mille sacrifices ; cette fleur précieuse, cueillie au milieu des plus rudes épines, mais qui ne se flétrit jamais !

JOSEPH LANDRY—(Versification.)

## QUELQUES JOURS EN CALIFORNIE

(Suite.) [1]

Voici, à gauche du sentier, U. S. Grant, W. T. Sherman, et J. B. McPherson, les trois généraux en chef de l'armée de l'Union, dont les noms ont été donnés en 1865 à un trio des plus imposants.

A soixante pas de là, nous rencontrons l'*Orgueil de la forêt*, l'un des mieux portants et des plus nobles arbres ; quatre-vingts pieds de circonférence et trois cents pieds de haut.

Son voisin, Phil. Sheridan, élancé, gracieux, hardi, a aussi trois cents pieds. Un coup de vent a renversé, en 1860, la *Chambre des mineurs*, qui est à côté ; trois cent et dix-neuf pieds de long, vingt et un de diamètre,

Encore une curiosité : la *cabane des pionniers*, chambre avec cheminée que le feu a pratiquée dans l'un des plus gros arbres. A quelque distance, dans le centre du *Grove*, voici une autre *cheminée*, celle de *Pluton*, creusée singulièrement d'un seul côté de l'arbre, jusqu'à quatre-vingt-dix pieds du sol.

Quelques pas plus loin, le *Monarque tombé*, qui est couché là selon toute apparence depuis des siècles. Bien que le temps ait consumé toute l'écorce et une grande partie du bois, ce qui en reste a encore dix-huit pieds de diamètre. La moitié supérieure qui doit avoir violemment frappé le sol dans sa chute a disparu, et des arbres presque centennaires s'élèvent sur ses ruines.

Enfin tout au bout du sentier, voici la *Mère de la forêt*.

(1) Voir la *Voix de l'Écolier* du 15 Avril 1877.